

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 99 - 2004 - Fasc. 1

SOMMAIRE

N° 99, 2004, 1

Roger LAUXEROIS/André HULLO Bibliographie viennoise pour 2003	3
François RENAUD - Chronologie viennoise pour 2003	5
Pascal BEYLS - Estelle Fornier - Premier et dernier amour de Berlioz	9
Roger LAUXEROIS - <i>La Fin du livre</i> par Edmond Aman-Jean, 1896	25
Les prochains rendez-vous	30
Bulletin d'abonnement et d'adhésion	32

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts de l'association).

Pour 2004 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel normal	25 €
Retraités et étudiants	22 €
Abonnement de soutien	30 €
Prix de vente au numéro	6 €

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société	5 €
--	-----

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Ruc de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Consultation ou renseignements au 04 74 53 39 29

En couverture : Schneyder, professeur de dessin et fondateur du musée de Vienne.
(Photo musées de Vienne)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 99 - 2004 - Fasc. 1

Rétrospective des activités en 2003

- **Jeudi 13 mars** : visite du musée de l'eau de Pont-en-Royans.
- **Du 1^{er} au 4 avril** : découverte du Roussillon : Forteresse de Salses, Perpignan, cloître d'Elne, Collioure, Banyuls, Prades, abbaye de Saint-Michel de Cuxa, Villefranche.
- **Lundi 14 avril** : les nouvelles installations du musée Saint-Pierre à Vienne.
- **Dimanche 1^{er} juin** : visite guidée de Dijon. La vieille ville et les hôtels particuliers, le musée des Beaux-Arts, le musée de la vie bourguignonne et le musée d'Art sacré.
- **Du 8 au 15 septembre** : voyage en Italie du Nord. La Vénétie et les villas palladiennes avec la découverte de Milan, Vérone, Padoue, Venise, Vézence, Sirmione et le lac de Garde.
- **Du 10 au 12 octobre** : Voyage en Périgord. Souillac, les jardins d'Eyrignac, Sarlat, Domme, La Roche-Gageac, Roquamadour.
- **Samedi 29 novembre** : conférence sur Berlioz et assemblée générale.

Roger Lauxerois - André Hullo

Bibliographie viennoise pour 2003*

I - Préhistoire - Antiquité

La Gaule romaine, numéro hors série *Sciences et vie* n° 224, sept. 2003.

Batigne Vallet (Cécile) - "Les céramiques communes du III^e siècle de notre ère sur le territoire de la cité de Vienne à partir de quelques sites retenus : premières observations", *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Saint-Romain-en-Gal, 29 mai - 1^{er} Juin 2003*, p. 191-202.

Brissaud (Laurence), Prisset (Jean-Luc) - "Un édifice funéraire sur le site de Saint-Romain-en-Gal", *Vivre, produire et échanger. Reflets méditerranéens* (Mélanges offerts à Bernard Liou), Montagnac, 2002, p. 567-574.

Christol (Michel) - "Marchands gaulois et grand commerce de l'huile de Bétique dans l'Occident romain. Quelques données provenant des amphores", *Vivre, produire et échanger. Reflets méditerranéens* (Mélanges offerts à Bernard Liou), Montagnac, 2002, p. 325-334.

Drouvot (Nicolas) - "Retour sur un vaisselier du III^e siècle mis au jour à Tourdan (...). Sondage du mois d'août 1980", *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Saint-Romain-en-Gal, 29 mai - 1^{er} Juin 2003*, p. 53-70.

Fornasier (Bruno) - *Les fragments architecturaux des arcs triomphaux en Gaule Romaine* (Besançon), Presses universitaires de Franche-Comté, 2003 (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, vol. 746).

Lauxerois (Roger) - *Vienne, Un site en majesté*, Grenoble, Musée Dauphinois-édition le Dauphiné, 2003 (Collection les Patrimoines).

Leblanc (Odile) - "Contextes des II^e et III^e siècles sur le site de Saint-Romain-en-Gal (Rhône)" *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Saint-Romain-en-Gal, 29 mai - 1^{er} Juin 2003*, p. 21-51.

Liou (Bernard) - "Quintus Connius Verna : trois inscriptions peintes sur amphores Dressel 20, découvertes à Sainte-Colombe-lès-Vienne (Rhône)", *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Saint-Romain-en-Gal, 29 mai - 1^{er} Juin 2003*, p. 589-593.

* et années antérieures.

Nouvel Espérandieu - *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule romaine*, tome 1, sous la direction de Henri Lavagne. Vienne (Isère), par Danièle Terrer, Roger Lauxerois, Renaud Robert, Vassili Gaggadis-Robin, Antoine Hermany, Philippe Jockey, Henri Lavagne, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2003.

Images d'argile, images de papier, publié à l'occasion de l'exposition produite par le Pôle Archéologie du Département du Rhône, musée de Saint-Romain-en-Gal, 4 juin - 28 septembre 2003 (exposition consacrée à la production des vases à médaillons d'applique, aux II^e-III^e siècles, dans la vallée du Rhône).

II - Moyen-Age - XVI^e-XX^e siècles

Barat (Lise) - *Analyse d'un décor (XVII^e-XVIII^e siècles) à l'Hôtel de Rachais, aujourd'hui Hôtel de Ville de Vienne (Isère)*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Philippe Bordes, Université Lyon II, septembre 2003.

Beyls (Pascal) - *Estelle Fornier premier et dernier amour de Berlioz*, Micylan, 2003.

Giraud (Thierry) - *Industrie, artisanat et rapports sociaux à Saint-Symphorien d'Ozon. - XIII^e - XX^e siècles*, Saint-Symphorien d'Ozon, 2003.

Mathian (Nathalie) - "Le château de Roussillon", *Revue du Vivarais*, CVII, 2033, 1, (numéro spécial *Du Gothique à la Renaissance*), p. 103-122.

Ruff (Pierre-Yves) - "Hommage à Michel Servet", *Théolib* 24, Paris, déc.2003.

Zuber (Valentine) - "La tolérance dans les réactions face à l'érection des monuments en mémoire de Michel Servet au début du XX^e siècle", in G. Sapin, M. Launay, *La tolérance*, Rennes, P.U.R., 1999, p. 269-279.

Zuber (Valentine) - *Les conflits de la tolérance. Michel Servet, entre mémoire et histoire*, Paris, Honoré Champion, 2004.

III - Divers

Collet (A.) - "Sur des vers en patois de Condrieu. Un poème de Charles Reynaud dédié à Jules Janin", *Bulletin de la Diana*, 3^e trim. 2003, p.231-236.

Datry (Paul) - *Histoire de l'église de Monstereux-Milieu*, sept. 2003.

Orcel (Chrystèle), Lauxerois (Roger) - *Visages de Vienne, ville d'art et d'histoire*, Vienne, 2003 - édition en italien et en espagnol.

Pays de Roussillon, Grenoble, C.P.I. Patrimoine en Isère, 2003 (ouvrage édité à l'occasion de l'exposition organisée par la conservation départementale de l'Isère sur le canton de Roussillon).

Wantellet (Maurice) - *Le Dauphiné et les peintres. Une source d'inspiration*, Grenoble, Musée Dauphinois-Editions le Dauphiné, 2003 (collection les Patrimoines).

Aman-Jean 1858-1936. Songes de femmes, Lectoure - Douai - Bourg-en-Bresse, 2003 [ouvrage publié à l'occasion de l'exposition Douai, Musée de la Chartreuse, 18 octobre 2003-18 janvier 2004...].

(Pour cette exposition itinérante, le musée des Beaux-Arts de Vienne a prêté une œuvre du peintre Edmond Aman Jean. *La Fin du livre*, achetée à l'artiste en 1896, grâce à la volonté du maire Camille Jouffray d'acquérir des œuvres contemporaines pour le nouveau musée de peintures installé dans l'ancienne halle depuis 1895. Aman-Jean a épousé en 1892 une Viennoise, Thaddée Jacquet qu'il a rencontrée en 1890 chez son ami le sculpteur Jean Dampy ; c'est la sœur, Andrée Jacquet (Andrée Viollis), qui est sans doute le modèle représenté sur le tableau viennois).

François Renaud

Chronologie viennoise 2003

- 9 janvier - Lancement d'un **billet unique intermusées** pour les six musées de Vienne et Saint-Romain-en-Gal au prix de six euros.
- 13 février - **Grève** des 32 employés de l'agence de la **Banque de France** de Vienne, menacée de fermeture dans le cadre de la restructuration de l'institution à l'échelle nationale. En Rhône-Alpes, 10 des 18 comptoirs sont ainsi menacés. Deux mois plus tard, on apprend le maintien de la succursale de Vienne, en raison de son importance.
- 24 février - En **boxe**, le viennois **Abdel Jebahi** devient champion de France professionnel poids légers (moins de 62,50 kg).
- Février - La C.N.R. (Compagnie Nationale du Rhône) annonce que sa direction régionale de Vienne (4 aménagements : Pierre-Bénite, Vaugris, Péage-de-Roussillon, Saint-Vallier) a produit 2,8 milliards de kw/h en 2002.
- 10/22 mars - Vingt-deuxième **Festival de l'Humour** organisé par la M.J.C. avec spectacles à Vienne et dans huit autres communes environnantes.
- 30 mars - Cathédrale Saint-Maurice, l'évêque de Grenoble Louis Dufaux proclame l'acte de fondation canonique de la **Paroisse de Sanctus en viennois**, nouvelle entité paroissiale substituée aux précédentes paroisses de Vienne, Pont-Evêque et Septème.
- 14/21 avril - **Crise à la Mairie de Vienne** : Jacques Remiller, maire, démissionne pour provoquer une nouvelle élection au sein du conseil municipal, à la suite d'un différent avec son quatrième adjoint M. Kovacs. Jacques Remiller est réélu maire et M. Kovacs rétrogradé dixième (et dernier) adjoint.
- Avril/mai - Poursuite de la **déconstruction** d'immeubles insalubres de la vallée de la Gère (numéros 36 à 40).

- 4 mai - Cinquième **Printemps des Musées** : diverses manifestations et gratuité des musées.
- 13 mai/16 juin - Comme en beaucoup de villes, **importantes manifestations de rues** des travailleurs du secteur public contre les projets de réforme (retraite après 40 ans de présence et non 37,5). Énorme participation le 13 mai (2000 manifestants), moindre ensuite.
- 10/12 juin - Etape à Vienne du **Critérium du Dauphiné Libéré**, septième fois depuis la création de cette grande course cycliste en 1947.
- Juin - Fin des **manifestations culturelles** du Musée de Saint-Romain-en-Gal/Vienne : cinq dont, du 5 au 9 février, "les Journées du Goût, à la découverte de la cuisine gallo-romaine".
- La **Légion Viennoise**, championne de France 1^{ère} division F.S.C.F. (Fédération Sportive et Culturelle de France), pour la 3^e année de suite.
 - Clôture d'une brillante saison au **Théâtre Saint-Martin**, 32.440 spectateurs, avec 33 séances pour "Chat en poche" (Feydeau).
- Juin/août - Une très longue période de **chaleur intense** s'abat sur la région et la France du Sud : les 92 jours de juin, juillet, août, comptent à Vienne 85 jours de température égale ou supérieure à 25° C, dont 60 de température égale ou supérieure à 30° C. Du jamais vu.
- 29 juin/13 juillet - **23^e Festival de Jazz**. Malgré les **perturbations** créées par les intermittents du spectacle, mécontents de la réforme de leur statut (surtout le 3 juillet : dispersion par les C.R.S. de 600 protestataires barrant les accès au théâtre antique), le festival s'en tire bien : 80.000 spectateurs, contre 95.000 en 2002. Alors que d'autres festivals, célèbres, ont dû être annulés : Avignon, Aix, Montpellier, La Rochelle...
- 26/28 juillet - Trois **soirées rock** au théâtre antique. En tout, 12.000 spectateurs.
- Juillet - **Fermeture du séminaire d'ânés** accueillant les vocations sacerdotales catholiques tardives, installé à Vienne depuis 1965 (Estressin, puis rue Vimaine), il était le seul de France. Il ferme faute de vocations.
- 26 août - Grande **soirée de musique classique** au théâtre antique en l'honneur de Berlioz (deuxième centenaire de sa naissance). Près de 5.000 spectateurs dont madame Comparini, présidente de la région Rhône-Alpes.
- 8 septembre - Concert donné au théâtre antique par **Woody Allen**, le célèbre cinéaste, acteur, jazzman, avec son orchestre le New Orleans Jazz Band. Dans sa tournée européenne, Vienne est la seule ville de France qu'il honore.
- 15-16 septembre - Neuvième édition de **Sang d'Encre**, manifestation consacrée au roman policier, qui attire 2.700 visiteurs. Elle fut fondée par

François Joly à qui le tout nouveau "*Dictionnaire des littératures policières*" (2 volumes, éditions Joseph K) consacre un long article.

15 septembre - Les viennois **Anne Blandine Crochet** et **Boris Saunier**, champions du monde de **canoë-kayak** sont reçus à l'Elysée avec d'autres champions par le Président de la République.

Septembre - **Problèmes d'emplois** : après les 77 emplois supprimés récemment chez Lejaby-Vienne, ce sont 88 emplois supprimés chez Yoplait sur ses 396 employés de l'usine de Vienne.

- **Mois des rentrées.** On apprend :

1. Par le député-maire de Vienne que le nombre des salariés de la ville de Vienne a baissé de 916 en 2001 à près de 700 actuellement.

2. Par la proviseure du lycée de Saint-Romain-en-Gal que ce lycée compte 1784 élèves dont 365 en sections S.C.P. (professionnelles) et que l'internat, si vilipendé naguère, se développe à nouveau avec une capacité d'accueil passée cette rentrée de 60 à 120 pensionnaires. Notons une relative stabilité des effectifs totaux des élèves de ce lycée depuis son ouverture en février 1971 : d'après les archives du lycée, il comptait 2129 élèves à la rentrée 1973 (dont un premier cycle de 655), 1325 à celle de 1974 (premier cycle supprimé), 1485 en 1980, 1796 en 1983 (dont, nouveauté, 48 élèves en B.T.S.).

3. Par le directeur de l'Institution Robin que les effectifs de cette institution sont de 2385 élèves répartis en primaire 290, collège 830, lycée 590, B.T.S. 245 et Saint-Vincent-de-Paul (y compris lycée hôtelier) 430.

8 décembre : La récente **Fête des Lumières** (en substitution ou en complément -?- de la traditionnelle fête de ce jour à connotation religieuse née à Lyon et vite imitée à Vienne par souci commercial bien compris) donne lieu à de grandioses illuminations avec jeux de lumière et d'eau, places F. Mitterrand, C. de Gaulle et de Miremont, tandis qu'à la cathédrale Saint-Maurice est inaugurée une exposition de Macha Chamakoff évoquant les sept jours de la création.

Données climatiques 2003

Une nouvelle fois, la station météo de Vienne n'a pas donné ses résultats à Météo France Isère qui n'a pu communiquer que ceux de Luzinay, tout proche, et dont les équipements sont situés au lieu-dit Le Mongey, altitude 312 m (station de Vienne altitude 274 m, ville de Vienne, altitude 150 m).
Devant les carences de la station de Vienne, Météo France Isère a décidé d'en créer une à Reventin en 2004.

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Précipitations en mm (total 738,3 mm)	63,9	14,8	18,1	33,2	52,8	38,9	82,4	22,1	41	151,4	76,1	143,6
Températures moyennes en degrés C	1,8	3,2	10,1	12,7	17,2	25,4	23,5	26,2	18,2	10,6	9,1	4,1
Températures extrêmes en degrés C												
Maximum absolu	(2) 15,5	(28) 15,9	(30) 21,7	(24) 25,5	(31) 30,4	(22) 39	(19) 38,3	(13) 40,3	(19) 30,5	(2) 26	(23) 18,8	(1) 14,5
Minimum absolu	(13) -10	(1) -7	(16) -1	(8) -3,4	(15) 5,4	(3) 14,5	(6) 13,5	(31) 13,6	(30) 7,2	(26) -3,5	(18) -0,2	(25) -4,6
Nombre de jours où Température $\geq 30^\circ$ C					1	21	15	24	2			
Température $\geq 25^\circ$ C				1	11	30	25	30	12	1		

Les nombres entre parenthèses dans les maxima et minima absolus indiquent la date de ces températures extrêmes.

Nombre de jours à température $\geq 30^\circ$ C de 1998 à 2003

Année	1998	1999	2000	2001	2002	2003
Mai	1	1	0	2	0	1
Juin	1	1	2	3	12	21
Juillet	11	13	5	11	5	15
Août	11	7	15	11	3	24
Septembre	2	3	0	12	0	2

Pascal Beyls

Estelle Fournier

Premier et dernier amour de Berlioz

Une rue de Meylan, petite ville à côté de Grenoble, porte le nom de Stella Montis, *l'étoile de la montagne*. C'est sous ce nom que le grand compositeur Hector Berlioz immortalisa Estelle Dubouf et ce soir, nous essaierons de connaître un peu mieux qui fut cette Estelle.

On connaît bien la vie sentimentale de Berlioz qui fut plutôt tumultueuse. Estelle fut le premier amour qu'il éprouva alors qu'il n'avait que douze ans. Il la perdit de vue et commença sa carrière de compositeur à Paris, non sans difficultés d'ailleurs. A 24 ans, en 1827, le 11 septembre, il éprouve un double choc : il est subjugué par une représentation de Hamlet de Shakespeare et également par l'actrice qui joue le rôle d'Ophélie, une Irlandaise Harriet Smithson. Mais il ne parle pas anglais, elle ne parle pas le français et Berlioz transférera sa passion sur une pianiste Camille Moke avec laquelle il sera fiancée. Mais à Rome, il apprendra son mariage avec Pleyel. Il reverra Harriet, rêvera d'une félicité idéale avec elle et finira par l'épouser en 1833. Il était enfin parvenu aux termes de ses désirs. Mais il y avait loin du rêve à la réalité et ce mariage fut pour Berlioz une source abondante de déceptions et d'ennuis.

Car Berlioz n'aimait pas, il adorait. Il adorait trop son idéal et son malheur vint de ce qu'il voulut réaliser cet idéal et donner une figure vivante à sa chimère. Tant que la femme qui l'incarnait put se maintenir dans cette vision, elle fut adorée ; mais dès qu'il vécut avec elle au quotidien, ce fut de part et d'autre des déchirements cruels et les plus amères déceptions. Pourtant Berlioz avait montré pour Harriet Smithson une passion intense. Mais il faut bien comprendre qu'il avait aimé en elle, non pas la créature humaine qu'elle était, mais la figure idéale d'Ophélie vers laquelle elle lui était apparue au théâtre. L'illusion de la scène lui permit un instant de croire que son rêve avait pris une forme vivante. L'histoire recommença plus triste et plus navrante avec une autre, et Berlioz ne fut pas plus heureux avec Marie Reccio qu'il ne l'avait été avec Harriet.

Une seule fois, l'amour de Berlioz resta grand, pur et sans tache, admi-

nable de constance et de ferveur jusqu'au dernier moment de sa vie. Cela tient à ce que le destin garda toujours l'objet de cet amour sur l'autel des illusions et empêcha son adorateur de l'en faire descendre. Il était venu frapper au cœur de l'enfant à l'âge de douze ans et la vue d'Estelle au pied du rocher du Saint-Eynard avait produit sur sa sensibilité une empreinte ineffaçable. Mais Berlioz ne vivait avec cet amour que par la pensée ; il put donc le façonner à sa guise et le maintenir constamment à son idéal sans que la réalité vint jamais le ternir. Il n'en fut que plus fort et plus violent, plus doux et plus consolant et il est certain qu'il fut le seul qui donna au poète des joies sans mélange.

Ainsi, Estelle marqua profondément Berlioz et elle serait complètement oubliée s'il ne l'avait pas aimée. On ne connaît Estelle qu'au travers des *Mémoires* de Berlioz. Elle fut pourtant une grande dame.

C'est à Meylan que le jeune Hector venait passer ses vacances chez son grand-père maternel, Nicolas Marmion. Celui-ci habitait une ancienne maison toujours visible. Nicolas Marmion avait été avocat à Grenoble. Mais le décès de sa femme en mai 1790 et la suppression par la Révolution du Parlement de Grenoble le décidèrent à se retirer dans sa maison de Meylan. C'était un versificateur invétéré et l'on conserve de lui plusieurs cahiers de poèmes qui montrent de lui une personne d'une grande sensibilité.

Et c'est durant des vacances chez lui que le jeune Hector éprouva pour Estelle, une jeune fille de six ans son aînée, une passion qu'il racontera dans le chapitre intitulé : *Ravages de l'amour dans un cœur de douze ans*. Ce sera une passion qui le marquera pour la vie.

Estelle Dubeuf descend d'une ancienne famille dauphinoise remontant au quatorzième siècle. On mentionne même un Robert du Boeuf ayant participé à la première croisade en 1096. L'ancêtre le plus lointain connu est noble Hugues Du Beuf. Dix générations après, apparaît Abel Du Beuf, né vers 1597. Il fut un personnage considérable à son époque en tant qu'avocat au Parlement du Dauphiné.

Cinq générations plus tard, son descendant s'appelle Louis Dubcuf. C'est le père d'Estelle. Il était né en 1761 à Grenoble, avait voulu devenir prêtre, mais avait été nommé directeur de la régie des biens des protestants fugitifs. Il avait épousé à Grenoble en 1788 Anne Gautier du Replat dont il eut trois filles : Anne appelée communément Ninon, Estelle et Corinne. Estelle est née à Grenoble le 26 février 1797 "sur les huit heures du matin" dans la "maison Montauban", place de La Valette. Son prénom, Estelle, était courant à l'époque en raison du succès d'une pastorale de Florian : *Estelle et Némorin*. Elle eut une sœur jumelle, Corinne, qui ne vécut guère et décéda à dix-sept ans. Estelle vécut toute sa jeunesse à Grenoble.

Les deux sœurs, Ninon et Estelle passaient la belle saison dans une maison appartenant à leur grand-mère maternelle, Mme Gautier. Il s'agissait d'une ancienne maison située dans la partie haute de Meylan.

C'est durant les mois de l'été 1815 que le cœur d'Hector Berlioz palpi-

tera pour Estelle. Il n'a pas encore douze ans alors qu'elle en a dix-huit. Ses *Mémoires* en sont encore pleins du charme :

Dans la partie haute de Meylan, tout contre l'escarpement de la montagne, est une maisonnette blanche, entourée de vignes et de jardins, d'où la vue plonge sur l'Isère ; derrière sont quelques collines rocailleuses, une vieille tour en ruines ; des bois, et l'imposante masse d'un rocher immense, le Saint-Eynard ; une retraite évidemment prédestinée à être le théâtre d'un roman. C'était la villa de madame Gautier, qui l'habitait avec ses deux petites-filles dont la plus jeune s'appelait Estelle. Ce nom seul eût suffi pour attirer mon attention ; il m'était cher à cause de la pastorale de Florian (Estelle et Némorin) dérobée par moi dans la bibliothèque de mon père, et lue en cachette, cent et cent fois. Mais celle qui le portait avait dix-huit ans, une taille élevée et élégante, de grands yeux armés en guerre, bien que toujours souriants, une chevelure digne d'orner le casque d'Achille, des pieds, je ne dirais pas d'Andalouse, mais de Parisienne pur sang et ... des brodequins roses ... Je n'en avais jamais vu ... Eh bien, j'ai oublié la couleur de ses cheveux (que je crois noirs pourtant) et je ne puis penser à elle sans voir scintiller, en même temps que les grands yeux verts, les petits brodequins roses.

En l'apercevant, je sentis une secousse électrique, je l'aimai, c'est tout dire. Le vertige me prit et ne me quitta plus. Je n'espérais rien ... je ne savais rien ... mais j'éprouvais au cœur une douleur profonde. Je passais des nuits entières à me désoler. Je me cachais le jour dans les champs de maïs, dans les réduits secrets du verger de mon grand-père, comme un oiseau blessé, muet et souffrant.

L'année 1815 fut aussi la dernière où Hector et Estelle se virent dans leur jeunesse, et les années passèrent. En 1818, Le père d'Estelle, Louis Dubeuf est nommé percepteur à Vif. La famille Dubeuf s'installe donc à Vif dans un modeste appartement et la maison de Meylan fut vendue en juin 1826.

Pendant ce temps, Berlioz commence sa carrière de compositeur. Il est parti à Paris au début des années 1820 et ne se soucie plus de revenir ni à La Côte-Saint-André, ni à Meylan. Pourtant, peu après, le 5 décembre 1830, Hector Berlioz donne à Paris la *Symphonie Fantastique* dont il écrira que "elle semble convenir à l'expression de cette tristesse accablante d'un jeune cœur qu'un amour sans espoir commence à torturer...". La scène du bal serait-elle directement inspirée de la valse d'Estelle avec son oncle Félix à Meylan ? D'autant plus que Berlioz lui écrira plus tard :

D'ailleurs bien des passages de mes anciens ouvrages, dans Harold en Italie et dans la Symphonie Fantastique, furent en réalité dictés par mes souvenirs de l'étoile, de la douce étoile bleue qui illumina le matin de ma vie.

Restées à Vif, les années durent être assez tristes pour Ninon et Estelle. Leur mère tomba malade et mourut en 1824. De plus leur père n'avait pas beaucoup de santé, il tomba malheureusement en enfance et mourut en 1833. Les deux filles avaient entouré et soigné leur mère avec une piété exemplaire. Le temps passait. En 1828, Estelle avait déjà trente et un ans. Elle n'était

pas encore mariée et sa dot ne devait pas être considérable. Son avenir n'était pas donc brillant. Par chance, une personne va changer la situation. C'est Casimir Fornier.

Casimir Fornier était alors un bel homme ayant dépassé la quarantaine qui était conseiller à la Cour royale de Grenoble. Il appartenait à une ancienne famille de Vienne, de noblesse de robe, qui était très considérée et avait beaucoup d'alliances dans le pays. Le 16 juin 1828 à Vif, il épouse Estelle. C'est un mariage d'amour.

Après son mariage, il vendit ses biens à Vienne et acheta la maison et le domaine des Garcins à l'entrée de Vif ainsi que diverses pièces de terres et des bois. Il y passait l'été tandis qu'en hiver il habitait un appartement à Grenoble donnant sur la place Notre-Dame. L'appartement se situait au premier étage. Il avait douze pièces et disposait en outre de deux caves et d'une chambre jacobine.

Peu de temps après, l'année suivante, Ninon tomba malade et dicta son testament en faveur de sa sœur Estelle. Elle dut avoir un peu de répit, mais elle décéda assez jeune, en janvier 1832.

Pendant ce temps, Berlioz est parti quelques années à Rome. Là-bas, il éprouve une déception amoureuse : il a appris le mariage de sa fiancée, Camille Moke avec Pleyel. Lors de son retour, il s'arrête à Meylan et y retrouve son grand-père. Il apprend d'ailleurs qu'Estelle s'est mariée, qu'elle a des enfants mais il ignore son nouveau nom. Quelques jours plus tard, chez ses parents, à La Côte-Saint-André, sa mère va lui jouer un mauvais tour :

"Tiens, me dit-elle, voilà une lettre qu'on m'a chargée de faire tenir à une dame qui doit passer ici tout à l'heure dans la diligence de Vienne. Va au bureau du courrier, pendant qu'on changera de chevaux, tu demanderas Madame Fornier et tu lui remettras la lettre. Regarde bien cette dame, je parie que tu la reconnaitras, bien que tu ne l'aies pas vue depuis dix-sept ans".

Je vais sans me douter de ce que cela voulait dire, à la station de la diligence. A son arrivée, je m'approche la lettre à la main, demandant Madame Fornier "C'est moi, Monsieur !" me dit une voix. C'est elle ! me dit un coup sourd qui retentit dans ma poitrine, Estelle... encore belle ! Estelle ! la nymphe, l'hamadryade du Saint-Eynard, des vertes collines de Meylan ! C'est son port de tête, sa splendide chevelure et son sourire éblouissant !... mais les petits brodequins roses, hélas ! où étaient-ils ?... On prit la lettre. Me reconnut-on ? je ne sais. La voiture repartit ; je rentrai tout vibrant de la commotion.

"Allons ! me dit ma mère en m'examinant, je vois que Némorin n'a pas oublié son Estelle". Son Estelle ! méchante mère ! ...

Il ne l'avait revue qu'un court instant et le temps passa.

Estelle de son côté, eut six enfants, deux moururent en bas âge et il lui resta quatre garçons : Auguste, Charles, Louis et Henri.

Le 21 janvier 1845, son mari Casimir décédait dans son appartement de Grenoble. Il laissait quand même une grande fortune : l'équivalent de 2 à 3 millions d'euros. Estelle reçut l'usufruit du domaine de Vif. Elle garda son

appartement de Grenoble pour faciliter les études de ses fils et continua de vivre à Vif quelque temps.

Pendant ce temps, Berlioz avait continué sa brillante carrière, mais les années pénibles arrivèrent vers 1847. Il renonça à la musique après l'échec de *La Damnation de Faust*, et aussi à l'amour quand Harriet n'était déjà plus qu'une infirme, et Marie Recio une femme qu'il avait cessé même de désirer.

En 1848, la mort de son père le ramena dans le Dauphiné qu'il n'avait pas revu depuis seize ans. Arrivé là, il se mit à songer à Meylan : "je voulais saluer le théâtre de mes premières agitations passionnées, je voulais enfin embrasser mon passé tout entier, m'enivrer de souvenirs, quelle que dût en être la navrante tristesse..."

Berlioz a raconté lui-même son pèlerinage à Meylan, dans un des meilleurs chapitres de ses *Mémoires*. Il s'agit d'une page d'un grand romantisme. Sa visite eut lieu le 6 septembre.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis que je l'ai visitée pour la dernière fois. Je suis comme un homme mort depuis ces temps et qui ressuscite. Et je retrouve en ressuscitant tous les sentiments de ma vie antérieure, aussi jeunes, aussi brûlants...

Je gravis ces chemins rocailleux et déserts, me dirigeant vers la blanche maison entrevue seulement de loin, à mon retour d'Italie, seize ans auparavant, la maison où brilla la Stella.

Je l'atteins enfin. Là, Estelle a dû venir... J'occupe peut-être dans l'atmosphère l'espace que sa forme charmante occupa... Voyons maintenant... je me retourne et mon regard saisit le tableau tout entier... la maison sacrée, le jardin, les arbres et plus bas la vallée, l'Isère qui serpente, au loin les Alpes, la neige, les glaciers, tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle admira, j'aspire cet air bleu qu'elle a respiré... Ah !... un cri qu'aucune langue humaine ne saurait traduire, est répété par l'écho du Saint-Eynard... Oui, je vois, je revois, j'adore... le passé m'est présent, je suis jeune, j'ai douze ans ! la vie, la beauté, le premier amour, l'infini poème ! je me jette à genoux et je crie à la vallée, aux monts et au ciel : "Estelle ! Estelle ! Estelle !" et je saisis la terre dans une étreinte convulsive, je mords la mousse ... un accès d'isolement se déclare... indescriptible ... furieux... Saigne, mon cœur... saigne, mais laisse-moi la force de souffrir encore.

C'est sur ce buisson de ronces qu'elle s'est penchée pour cueillir des mûres sauvages... Ah ! là-bas, sur ce terre-plein, se trouvait une roche où se posèrent ses beaux pieds, où je la vis debout, superbe, contemplant la vallée...

Ce jour-là, je m'étais dit avec cette niaiserie du sentimentalisme enfant "Quand je serai grand, quand je serai devenu un compositeur célèbre, j'écrirai un opéra sur Estelle de Florian, je le lui dédierai... j'en apporterai la partition sur cette roche, et elle l'y trouvera un matin, en venant admirer le lever du soleil".

Quelques heures après, il rentre à Muriannette chez son cousin Victor. Il lui dit qu'il veut absolument aller voir Estelle à Vif. Son cousin a toutes les peines du monde pour l'en dissuader et Berlioz se résigne à lui écrire. Et

c'est une incroyable lettre qu'il lui envoie où il raconte son pèlerinage à la maison d'Estelle. En voici le début :

Madame,

Il y a des admirations fidèles, obstinées, qui ne durent qu'avec nous J'avais douze ans quand je vis, à Meylan, mademoiselle Estelle pour la première fois. Vous n'avez pu méconnaître alors à quel point vous aviez bouleversé ce cœur d'enfant qui se brisait sous l'effort de sentiments disproportionnés ; je crois même que vous avez eu la cruauté bien excusable d'en rire quelquefois.

Et malgré les railleries de son cousin, il lui envoie la lettre. Mme Fornier était alors veuve et ne se consacrait plus qu'à élever ses enfants. Elle ne comprit pas et répondit pas à la lettre.

En janvier 1855, Estelle est contrainte de vendre son appartement de Grenoble. Son fils Auguste a besoin d'argent et avec son frère Charles s'était adressé au tribunal qui a rendu en juillet 1854 un jugement pour procéder à la mise aux enchères. Six mois après l'appartement est vendu. En 1857, ses fils sont tous installés. Ils ont tous fait des études de droit : le dernier va passer sa thèse au mois d'août. Elle avait donc rempli les dernières volontés de son mari qui lui avait entre autres, recommandé "de ne rien négliger pour l'éducation de mes enfants, qu'elle s'attache plutôt au solide qu'au brillant, qu'elle en fasse surtout de véritables chrétiens et d'honnêtes gens".

Et pourtant, Estelle va subir un événement douloureux : en 1855, son fils aîné, Auguste est sollicité par son cousin, Louis Clappier, pour monter une distillerie. Il s'agissait de produire de l'alcool à partir de betteraves. La distillerie se construisit à Echiroles et les deux associés investissent lourdement en colonnes à distiller et en chaudières à vapeur. Mais ils n'avaient aucune expérience industrielle et de plus apparaissent de nombreux problèmes techniques : rien ne marche et les 50.000 tonnes de betteraves qu'ils ont achetées pourrissent. En 1858, malgré les procès qu'ils ont gagnés, c'est la faillite.

Pour Estelle, c'est un drame : l'honorabilité de sa famille est entachée, son fils est ruiné et il fallu vendre la propriété de Vif aux enchères.

Suite à cette affaire, elle ne veut plus rester à Grenoble et part s'installer à Lyon chez son second fils, Charles au 56, avenue de Noailles. Elle ne reviendra plus à Grenoble.

A Lyon, Estelle se rapprochait beaucoup de sa belle-famille qui était à Vienne. On voit effectivement qu'elle fit de nombreux séjours à Vienne et aussi aux Côtes d'Arej chez son neveu par alliance, Alphonse Amyot. Celui-ci aida tout particulièrement Estelle. Dans sa grande maison aux Côtes d'Arej, se trouvait un portrait de Casimir Fornier dans sa robe de magistrat. Il y avait aussi celui d'Estelle : cadre doré, portrait à l'huile, cheveux grisonnants coiffés en ruché avec un nœud de ruban bleu à longs pans, portrait qui existe toujours.

Estelle fit aussi des séjours à Belfort où habitait sa cousine Antoinette Clappier Delisle qui avait épousé un intendant militaire, Emile Roux. En

1860, Antoinette commence un album de photos et c'est ainsi qu'on conserve une photo d'Estelle prise à Lyon en 1861, photo inédite.



*Estelle Formier vers 1861. Photo inédite.
Photo Favre, Lyon. Coll. D. Dumoulin*

Durant tout ce temps, Estelle et Berlioz mènent une vie complètement séparée. Estelle s'est toutefois intéressée à Berlioz : elle avait de ses nouvelles par sa nièce dont le mari était un ami de Berlioz. Et elle a même acheté une des premières biographies sur Berlioz, écrite de son vivant par Méricourt. Estelle avait ainsi pu apprendre l'amour idyllique du compositeur pour elle :

Tout près du domicile de l'aïeul se trouvait la maison de plaisance d'une vieille dame noble qui avait deux petites filles fort jolies. L'une des petites filles, appelée Estelle, éclipsait l'image de la bergère de Florian. Elle avait un œil noir adorable et portait des brodequins roses. Œil et brodequins tournèrent aussitôt la tête à Hector. Voilà notre héros amoureux, bien avant l'heure où il est permis de l'être. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Cette passion précoce est devinée par l'espiègle déesse qui en est la cause. Elle s'en amuse au possible.

Les vacances furent courtes ; mais le souvenir de la coquette aux brodequins roses trotta longtemps dans la cervelle d'Hector.

Au début de septembre 1864, Berlioz voulut revenir dans le Dauphiné voir sa famille. Elle ne se trouvait plus qu'à Grenoble et à Vienne.

Dans sa vie, Berlioz n'a été que très épisodiquement à Vienne. Les deux premières fois furent des passages éclairés. La première fois ce fut en juillet 1845 au retour d'une tournée de concerts à Marseille. Il était revenu en 1860 pour voir une dernière fois sa sœur Adèle, alors mourante. Mais les trois autres fois, les séjours furent plus longs et à chacun d'eux et coïncidèrent aux visites qu'il fit à Estelle.

Sitôt arrivé chez son beau-frère, Jean-Marc Suat, notaire à Vienne, il le pria de découvrir l'adresse d'Estelle. Jean-Marc Suat s'était établi notaire, d'abord à Saint-Chamond, puis en juillet 1845 à Vienne. Il habitait un appartement au-dessus d'un ancien café appelé Lacamp, à l'angle de la place de Miremont et de la rue Ponsard. Il y resta jusqu'à sa mort en 1869. Ce quartier était à cette époque le plus mouvementé de la ville et Berlioz n'aimait pas le bruit. Comme le notaire Suat possédait une très gracieuse villa entourée d'un jardin à Estressin, Berlioz ira s'installer là.

Le notaire Suat n'eut aucune difficulté pour trouver l'adresse d'Estelle. Il restait à Vienne des membres de la famille Fornier. Par contre, on peut penser que, par souci de discrétion, il demanda à Estelle la permission de donner son adresse. C'est ce qui explique le délai de la réponse faite à Berlioz.

Mais avant de revoir Estelle, il ne peut s'empêcher de revoir Meylan. Ce sera sa dernière visite. Le 22 septembre 1864, son pèlerinage le conduit sur les traces d'Estelle. Les *Mémoires* de Berlioz racontent merveilleusement cette rencontre :

J'ai rarement souffert de l'ennui autant que pendant les premiers jours du mois de septembre dernier, 1864. Presque tous mes amis avaient, selon l'usage à cette époque de l'année, quitté Paris.

Je me sentis pris alors d'un vif désir de revoir Vienne, Grenoble, et surtout Meylan, et mes nièces et... quelqu'un encore, si je pouvais découvrir son adresse. Je partis.

Je passai quinze jours assez tranquilles avec mes nièces et leur père, dans cette solitude d'Estressin. Mais j'avais prié mon beau-frère de prendre à Vienne des informations sur Mme Fornier et de découvrir son adresse à Lyon ; il y parvint. Aussitôt, n'y tenant plus, je partis pour Grenoble d'où je m'acheminai vers Meylan, comme je l'avais fait une première fois seize ans auparavant.

Une certaine anxiété secrète me faisait hâter le pas. Voilà déjà le vieux Saint-Fynard qui montre à l'horizon au-dessus des autres monts sa tête demi chauve. Je vais revoir la petite maison blanche et le paysage qui l'entoure, et demain... demain... je serai à Lyon et je verrai Estelle elle-même ! Est-ce bien possible ?...

Arrivé à Meylan, je ne me trompe pas de chemin cette fois, en gravissant la montagne ; tout m'était présent comme si j'y fusse venu la veille. Il n'y avait que seize ans. Je passe devant l'avenue et je monte sans me retourner jusqu'à la tour. Une végétation luxuriante couvrait les coteaux voisins, les vignes étalaient leurs pampres mûrs. Arrivé à grand-peine au pied de la tour, je me retourne comme autrefois, et j'embrasse encore d'un coup d'œil la belle vallée. Je m'étais assez bien contenu jusque-là, me bornant à murmurer à voix basse : Estelle ! Estelle ! Estelle ! mais alors une oppression accablante me fait tomber à terre, où je reste longtemps étendu, écoutant, dans une mortelle angoisse, ces mots atroces que chaque battement de mes artères fait retentir dans mon cerveau : Le passé ! le passé ! le temps !... jamais ! jamais !... jamais !...

Je me relève, j'arrache au mur de la tour une pierre qui dut la voir, qu'elle toucha peut-être ! je coupe une branche d'un chêne voisin. En redescendant, à l'angle d'un champ où je n'avais pas passé en 1848, je reconnais la roche tant cherchée alors et sur laquelle je l'avais vue monter. O surprise ! oui, c'est bien cela, un bloc de granit, il ne pouvait avoir disparu.

J'y monte, mes pieds se posent à la même place où se posèrent ses pieds : j'en suis bien sûr cette fois, j'occupe dans l'atmosphère l'espace que sa forme charmante occupa ! J'emporte un petit fragment de mon autel granitique. Mais les pois roses ?... ce n'est sans doute pas l'époque de leur floraison ; ou bien on les a détruits ; j'ai beau chercher, ils n'y sont plus. Ah ! voilà le cerisier ! comme il a grossi ! je détache un lambeau de son écorce, et je prends son tronc entre mes bras, je le presse convulsivement contre ma poitrine. Tu te souviens d'elle sans doute, bel arbre ! et tu me comprends !...

Et Berlioz ira même visiter la maison d'Estelle. Il n'y était pas rentré depuis 49 ans. Il part ensuite à Lyon, descend au Grand Hôtel et le lendemain écrit une lettre à Estelle, mais il ne peut attendre et se décide à la porter lui-même. Il arrive chez Estelle à midi. Celle-ci le fait entrer. Il reconnaît alors sa démarche et son port de déesse. Il trouve qu'elle a changé de visage, que son teint est un peu bronzé et que ses cheveux grisonnent. Pourtant en la voyant, il n'a pas eu un instant d'indécision. Elle le conduit dans son salon et lui dit :

- Nous sommes de bien vieilles connaissances, monsieur Berlioz !... Nous étions deux enfants !...

Madame Fornier lui dira que sa vie a été bien simple, qu'elle a élevé du mieux que possible ses enfants et qu'elle se prépare à marier le deuxième, Charles, dans une quinzaine de jours.

Berlioz n'osa prolonger sa visite. Estelle lui dit en sortant :

- Adieu, monsieur Berlioz, adieu, je suis profondément reconnaissante des sentiments que vous m'avez conservés.

En réalité, Estelle connaissait bien la vie de Berlioz. Un des amis du compositeur était un avocat au barreau de Vienne, Casimir Faure. Il avait épousé en 1832 Delphine Fornier, une nièce d'Estelle dont Berlioz dira qu'elle était une "charmante petite brunette de Vienne qui a 250.000 qualités".

Après sa visite à Estelle, Berlioz rentra à Paris dans un état d'esprit indescriptible. Après quelques jours d'angoisse, il lui écrit une première lettre où il lui confie ses sentiments :

Je vous ai aimée, je vous aime, je vous aimerai, et j'ai soixante et un ans, et je connais le monde et n'ai pas une illusion. Accordez-moi donc les trois choses qui seules peuvent me rendre le calme : la permission de vous écrire quelquefois, l'assurance que vous me répondrez, et la promesse que vous m'inviterez au moins une fois l'an à venir vous voir.

Mes visites pourraient être inopportunes et par suite importunes, si je les faisais sans votre autorisation. Je n'irai donc auprès de vous, à Genève ou ailleurs, que quand vous m'aurez écrit : Venez !

Oh ! madame, madame, je n'ai plus qu'un but dans ce monde, c'est d'obtenir votre affection. Laissez-moi essayer de l'atteindre. Je serai soumis et réservé ; notre correspondance sera aussi peu fréquente que vous le voudrez, elle ne deviendra jamais pour vous une tâche ennuyeuse, quelques lignes de votre main me suffiront. Mes voyages auprès de vous ne pourront être que bien rares ; mais je saurai que votre pensée et la mienne ne sont plus séparées, et qu'après tant de tristes années où je n'ai rien été pour vous, j'ai enfin l'espérance de devenir votre ami. Et c'est rare un ami dévoué comme je le serai. Je vous environnerai d'une tendresse si profonde et si douce, d'une affection si complète, où se confondront les sentiments de l'homme et les naïves effusions de cœur de l'enfant.

Estelle n'attendit pas pour répondre. Elle le fit dès le lendemain de sa réception :

Je ne suis plus qu'une vieille et bien vieille femme (car, monsieur, j'ai six ans de plus que vous), au cœur flétri par des jours passés dans les angoisses, les douleurs physiques et morales de tout genre, qui ne m'ont laissé sur les joies et les sentiments de ce monde aucune illusion.

C'est avec toute la franchise et la sincérité qui sont le fond de mon caractère que je vous ai tracé ce que je pense et ce que je sens. Je crois devoir encore vous dire qu'il est des illusions, des rêves, qu'il faut savoir abandonner quand les

cheveux blancs sont arrivés.

Berlioz lui écrira des lettres extraordinaires. Pendant ce temps, Estelle a marié son fils Charles à une Hollandaise, Suzanne. Elle a même envoyé une faire-part à Berlioz, ce qui le remplira de joie : "J'étais au septième ciel" .

Elle s'est installée avec son fils et sa belle-fille à Genève. Elle habite maintenant un appartement au 10, quai des Eaux-Vives, face au lac Léman. Son fils Charles travaille à la Bourse de Genève.

Suite à ses retrouvailles avec Estelle, son dernier chapitre, le *Voyage en Dauphiné* est écrit avec une passion intense mais aussi une extrême délicatesse de sentiments. Il se décida alors à faire imprimer ses *Mémoires*. Il pensait qu'ils ne seraient édités qu'après sa mort, mais il le fit pour avoir le plaisir de lui en offrir un exemplaire. En juillet, l'impression fut enfin terminée. L'imprimeur en tira douze cents volumes que Berlioz entassa dans un réduit du Conservatoire.

Evidemment, Mme Fornier n'avait jamais imaginé connaître une idylle à soixante-huit ans, et elle ne pouvait se faire à cette idée. Un jour, son admirateur ne lui envoie-t-il pas un beau bouquet de violettes ? On imagine dans quel état ces fleurs sont arrivées ! Cependant, elle s'adoucit et permit à son adorateur de venir la voir à Genève. Berlioz s'y rendit quelques mois plus tard, le 18 août 1865, dans un état de trouble indicible. Il loge alors à l'hôtel La Métropole, un superbe hôtel au bord du lac et tout proche de l'appartement de Mme Fornier.

Il avait apporté un exemplaire des *Mémoires* qu'il venait juste de recevoir de son imprimeur. L'exemplaire fut dédié. Il avait un marque-page fait avec un éclat du rocher de granit de Meylan. Plus tard, Estelle fit relier l'exemplaire avec une pochette rabat où elle gardait ses lettres. A Genève, Berlioz connut des instants d'un calme bienfaisant, mais d'autres pleins d'anxiété et de douleur. On le reçut avec un empressement et une grande cordialité ; on le grondait quand il ne venait pas : il restait des après-midi entiers, et faisait, en famille, de longues promenades sur le bord du lac.

Mais Berlioz aurait voulu se trouver seul avec elle, lui parler de son cœur : "Il ne put jamais, il y eut toujours des tiers entre eux..." . Sans doute, Mme Fornier craignait-elle les tête-à-tête. Cela irritait Berlioz : il se trouvait injuste, stupide, mais cette impossibilité de la voir le tuait.

Elle le chicana gentiment sur certains détails. Elle affirma qu'elle n'avait jamais porté de brodequins roses. Et Berlioz qui les avait si joliment décrits, et qui, le long des années, avait rêvé d'eux avec tant d'émotion ! Mais quoi ! Peut-être était-ce Mme Fornier qui avait oublié... Et la vérité des poètes est plus vraie que la réalité... Mme Fornier n'avait pas de brodequins, mais Estelle les avait eus, puisque Berlioz ne pouvait penser à elle sans voir scintiller en même temps que les grands yeux, les petits brodequins roses...

Au moment du départ, Berlioz, très ému, cessa un instant d'être raisonnable... Un espoir insensé se glissa dans son cœur... Il allait retomber dans sa solitude de Paris, la plus redoutable de toutes, et il en avait si peur ! Et il sentait encore en lui tant de jeunesse d'âme, un tel besoin d'aimer et d'être aimé, un désir si émouvant de bonheur !... Si Estelle consentait à partager sa vie, à l'épouser ! Cette fois, Mme Fornier se fâcha. Epouse-t-on une vieille femme, une grand-mère ! Elle prit un air sévère et mécontent. Elle le fit comprendre assez durement à Berlioz. C'était bien fini, en effet... Du moins le dernier rêve, le dernier espoir de Berlioz. Mais elle eut raison : ces deux natures étaient essentiellement différentes et il n'est pas douteux que si la vie les eût rapprochées, elles n'eussent encore souffert l'une de l'autre.

Berlioz repartit à Grenoble, alla voir son beau-frère Camille Pal et se garda de retourner à Meylan. Arrivé le 29 chez son beau-frère Suat, il écrivit le lendemain à Estelle pour s'excuser de l'idée qu'il avait eue :

Mon cher médecin, vous avez fait, cette fois, une excursion dans le domaine de la chirurgie, en pratiquant une opération qui, par malheur, a bien réussi.

Vous avez extirpé pour jamais une idée que je n'avais même pas exprimée et que vous avez dû deviner. Mais pendant l'opération vous aviez l'air sévère et mécontent. Ce n'était pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de ma vie s'était glissée dans mon cœur. L'enivrement causé par votre présence l'avait fait naître ; je ne suis pas encore accoutumé à vous voir, et la douleur prévue de l'instant des adieux achevait de me faire délirer. Mais c'est fini.

Berlioz en prit définitivement son parti et comprit qu'il devait garder un amour idéal :

... vous voir quelquefois, échanger avec vous quelques lettres, conserver votre intérêt, votre bienveillance, et voilà tout (ce sont vos propres paroles).

Je ne sortirai donc pas de ce cercle. J'irai deux ou trois fois l'an vous adorer de près, pendant vingt-quatre heures, vous voir, vous entendre, respirer votre air ; puis je me hâterai de revenir à Paris, fier et heureux comme une abeille qui emporte son butin et, de plus que l'abeille, plein d'une tendre reconnaissance.

En mai 1866, Estelle quitte le 10, quai des Faux-Vives pour s'installer dans une grande maison, au numéro 7 de la rue Fazy. Celle-ci s'appelle les "Délices de Voltaire" car l'écrivain y avait séjourné de 1755 à 1759. Il y a un beau parc et une belle propriété, Estelle occupe la bibliothèque du grand homme, son fils et sa femme occupent les autres appartements, et des chênes cinq fois séculaires. Berlioz ira la voir une fois encore en septembre 1866, comme il l'écrira : "J'irai à Genève le mois prochain ; j'ai besoin de la voir. Ce genre de douleur m'est indispensable. Je n'ai pas d'autre intérêt dans ma vie...". Il prit le train pour Genève le 15 septembre, retourna à l'hôtel La Métropole et acheta même des gants pour voir Estelle. Il resta deux jours à Genève.

Il apparaît que le fils d'Estelle, Charles cherchait alors à quitter Genève et à revenir à Paris. Dans une lettre à Berlioz du 24 décembre 1866, il lui écrivait pour lui indiquer une place dans la grande Exposition Universelle qui devait se tenir en 1867. A-t-il réussi ? Toujours est-il que lui et sa femme vont retourner à Paris. Ce ne devait sans doute pas être le choix d'Estelle et fin mars 1867, elle quitte Genève pour s'installer à Saint-Symphorien d'Ozon, petit village dans le Dauphiné entre Lyon et Vienne, où son fils Henri était notaire. Avant de partir, elle assista à une audition d'une œuvre de Berlioz le 14 mars, celle de *L'Enfance du Christ* exécutée pour la première fois en Suisse à Lausanne par la société Sainte-Cécile.

Estelle avait eu quatre garçons. Un autre drame vient la frapper : son fils aîné, Auguste, qui, après son échec avec la distillerie, s'était installé à Paris chez un agent de change, connaît des échecs à la Bourse et finit par se suicider au mois d'avril.

Estelle s'est retirée auprès de son dernier fils, Henri, notaire à Saint-Symphorien. Henri eut un fils unique, Ferdinand, qui s'engagera dans l'armée et sera tué, au Tonkin vers 1890.

Son troisième fils, Louis, travaillait chez un commissionnaire en marchandises à Lyon. Il est resté célibataire et décédera à Lyon en 1896.

Son deuxième fils, Charles, était marié à Suzanne Umbgrove. Elle faisait partie d'une excellente famille. Elle était née à Arnhem en Hollande en 1834. Dans sa jeunesse, elle partit avec sa famille en Indonésie, dans l'île de Java alors colonie hollandaise. Elle se maria avec un officier de marine, Adrien Von Gennep et eut trois enfants dont seule une fille Maritjé survécut. A la mort de son mari, elle revint en Europe avec sa fille. Sa famille avait des amis dans le Dauphiné : les Fornier. Suzanne et sa fille gagnèrent donc le Dauphiné pour se refaire une santé. Suzanne rencontra Charles, et ils s'épousèrent.

Suzanne était d'une personnalité hors du commun. Elle était très belle et "supérieurement intelligente". Elle s'entendait aux affaires et parlait plusieurs langues. Quand Berlioz alla pour la première fois chez Estelle à Lyon, il raconta : "J'entends au-dessus de ma tête fermer sa porte et des voix de femmes parlant allemand". En réalité, c'était Suzanne et une de ses amies qui parlaient hollandais !

Suzanne a réellement impressionné Berlioz ; celui-ci en parle dans ses *Mémoires* toujours avec admiration.

Veillez serrer la main de ma part à M. Charles, embrasser ma jolie petite élève à qui j'ai donné une leçon de musique de deux minutes ; quant à sa mère, c'est une moqueuse, elle rit toujours de moi et je lui garde une rancune affreuse.

Charles eut de son mariage avec Suzanne une fille Kitty. Elle fut d'ailleurs baptisée à Genève pendant le séjour de Berlioz. Estelle fut sa marraine. Kitty Fornier, se consacra avec succès à la peinture. Elle exposa à Lyon à partir de 1885 puis à Paris en 1888 des portraits et des figures. Elle obtint à Lyon

une première médaille en 1891. On lui connaît *Marie de Nazareth*, *La beauté du diable*, *Sylvia*. Elle avait fait construire une sorte de château à terrasse avec un immense atelier à Frétiguiier près de Morestel, la cité des peintres. Elle se maria en 1892 et eut une fille, Sylvia, en 1896. Elle décéda à Paris d'un cancer en 1906. Sa fille Sylvia partit s'établir pour le Chili en 1917. Suzanne, alors âgée de 83 ans, aida même aux préparatifs du déménagement. Le navire qui transporta alors ses bagages vers New York, le *California*, fut torpillé le 7 février 1917 au large de l'Irlande. Tout le mobilier et les souvenirs d'Estelle dont son portrait à l'huile disparurent.

De son côté, Berlioz perd au mois de juin 1867 son fils unique Louis, mort de la fièvre jaune à La Havane. Et c'est un "vieil aigle blessé à mort" qui lui fera cette année-là en août et septembre trois visites dont l'ultime visite aura lieu le 9 septembre 1867. Au mois d'août, il s'était rendu à Vienne chez son beau-frère, Jean-Marc Suat et y resta trois semaines. Il était resté pour le mariage d'une de ses nièces, Joséphine Suat car on avait insisté pour qu'il soit témoin. Ce mariage eut lieu le 10 septembre et ce fut là aussi la dernière fois qu'il vit son oncle, le colonel, Félix Marmion.

Mais pendant tout ce temps, une correspondance avait continué de son côté. On compte 46 lettres de Berlioz et la dernière lettre de Berlioz que l'on connaît date de juillet 1868. De son côté, Estelle lui avait écrit, mais ayant pris peur qu'on puisse lire ses lettres, elle demanda rapidement à Berlioz de les détruire, ce qu'il fit :

Je vois que vous désirez sérieusement que je détruise vos lettres, dans la crainte des yeux indiscrets qui pourraient les lire après moi ; je vais vous obéir. La douleur que je ressens à l'idée de ce sacrifice est immense, je ne veux pas vous le cacher. Mais votre volonté et votre tranquillité d'esprit avant tout.

De toutes les lettres envoyées par Estelle, les trois premières seulement furent publiées par Berlioz et les autres brûlées. Une seule, pourtant, échappa. Elle est datée de juin 1868 dans laquelle Estelle s'inquiétait de ne plus avoir de nouvelles après l'accident qu'eut Berlioz à Nice.

Quand il écrivit son testament, le 29 juillet 1867, peu après la mort de son fils, Berlioz n'oublia pas son premier amour et écrivit :

Je donne et lègue à madame Estelle Fornier, qui vit en ce moment chez son fils notaire à Saint Symphorien d'Ozon (Isère), la somme de seize cents francs de rente annuelle et viagère. Je la supplie d'accepter cette petite somme comme un souvenir des sentiments que j'ai éprouvés pour elle toute ma vie.

Berlioz mourut à Paris le 8 mars 1869. De son côté, Estelle terminera paisiblement ses jours à Saint-Symphorien et y mourut le 28 décembre 1876. Elle y est enterrée. Elle n'avait pas fait de testament et sa succession ne se composait que de divers objets mobiliers qui furent estimés à 1.690 francs. Il s'agissait d'une somme ridicule.

Toute sa vie, Estelle avait vécu dans la discrétion. Et pourtant, en 1982, on donna son nom à une rue de Meylan et l'année suivante à une rue à

Saint-Symphorien d'Ozon.

Finalement, l'amour de jeunesse que Berlioz avait connu en 1815, d'abord un rêve puis un souvenir, sera un être inaccessible. Il ne la revit que peu de fois : il l'entr'aperçut un instant en 1832, la retrouva un jour en 1864, lui rendit visite en 1865, puis en 1866 et enfin ses trois dernières visites de 1867. C'est peu pour quelqu'un qui y pensa toute sa vie et qui a su lui traduire ses sentiments dans une langue riche et spontanée que peu d'amoureux ne sauraient écrire :

Je vous baise la main avec une tendresse inexprimable et vous souriez, comme vous avez souri le jour où, à Genève, je vous demandai d'être mon ange gardien. Oh mais, n'allez pas plus loin ; sourire est assez, rire serait trop. Si vous saviez comme je me contiens, quel débordement d'expressions passionnées je parviens à arrêter, à éteindre... Vous avez souvent contemplé, j'en suis sûr, les cygnes sur votre lac, quand, saisis d'un besoin de mouvement, de grand air, d'espace, de poésie, ils se plaisent à ouvrir leurs grandes ailes, sans s'élever cependant, sans quitter l'eau, en véritables oiseaux amphibies. Eh bien ma pensée les imite en ce moment, elle reste sur les froides ondes, elle nage lentement, au lieu de dévorer l'espace ; elle tourne vers vous son petit œil noir, son œil de cygne mystérieux et interrogateur.



Estelle Fornier



E. Aman-Jean - *La Fin du livre* - 1896
Ph. © musées de Vienne, P. Plattier

Roger Lauxerois

La Fin du livre

d'Edmond Aman-Jean, 1896

Une exposition itinérante "*Songes de Femmes*" est consacrée depuis octobre 2003 à une partie de l'œuvre du peintre Aman-Jean (1858-1936). Présentée d'abord au musée de la Chartreuse de Douai, puis au musée des Beaux-Arts de Carcassonne, elle sera dans la région Rhône-Alpes, au musée de Brou, à Bourg-en-Bresse du 18 septembre au 12 décembre 2004¹. Le musée des Beaux-Arts de Vienne participe à cette manifestation par le prêt d'une des œuvres de l'artiste, acquise en 1896, *La Fin du livre*².

C'est l'occasion d'apporter quelques précisions sur cette peinture et sur les circonstances de son acquisition.

Le peintre

Au début des années 90, rejetant l'académisme et les leçons de l'école, il est tenté par le mouvement symboliste puis s'oriente vers une peinture plus intimiste ; sa peinture saisit le mystère de l'âme, la contemplation, le rêve. Recherché aux alentours de 1900, l'artiste tombe dans l'oubli après la guerre de 14-18, il appartient au passé et ne se retrouve plus dans les nouveaux courants artistiques des années 20.

Ami de Paul Verlaine, des peintres Georges Scurat et Puvis de Chavanne il vit, à Paris, au cœur de la société littéraire et artistique de la fin du XIX^e siècle. Puvis de Chavanne est témoin, en octobre 1892, à son mariage avec Thadée Jacquet (1866-1930), d'origine viennoise, fille aînée de l'avocat et sous-préfet Jules Marie Jacquet (dit Claudius-Jacquet) et de Célestine Adélaïde Valentine Teste-le-Beau. Edmond a rencontré sa femme par l'intermédiaire

1 - L'ouvrage, paru à l'occasion de cette exposition, ainsi que quelques cartes postales représentant les plus beaux portraits féminins d'Aman-Jean sont en vente au musée des Beaux-Arts.

2 - *La Fin du livre* : musée des Beaux-Arts, n° d'inventaire : 862, acquis par la Ville, le 9 août 1896, avec le concours de l'Etat. L'œuvre figure dans le catalogue-inventaire des peintures de Jean-François Garmier, sous le n° 112 (travail universitaire non publié, 1972-1973). Elle a été prêtée à l'exposition "*Portrait. Le portrait dans les collections des musées Rhône-Alpes*", 2001, n°166.

d'un ami, le sculpteur Dampy ; elle suit des cours de dessin et de peinture dans son petit atelier ; elle est présente au mariage de Dampy qui épouse une autre de ses élèves ; Edmond est témoin au mariage....

Thadée Jacquet va lui inspirer ses plus beaux portraits. Jusqu'en mars 1897 ils vivent à Paris, dans l'île Saint-Louis, au n°15 du quai Bourbon, avec Josette, la petite sœur de Thadée que Verlaine trouvait tout à fait à son goût (devenue Josette Laurent, et dont Aman-Jean a réalisé aussi plusieurs portraits).

Dans les premières années du XX^e siècle la fille cadette d'Aman-Jean, Line, fut éloignée pendant deux ans du domicile parisien (les parents étaient devenus tuberculeux) et envoyée au couvent de Bon Accueil de Vienne, tenu par une tante, alors que le fils aîné avait été envoyé dans le Bugey.

La Fin du livre

La Fin du livre, peinture à l'huile réalisée en 1896, appartient à une série de portraits et de scènes inspirés par l'intimité familiale. Sa femme Thadée en particulier et ses belles-sœurs (Andrée - qui deviendra célèbre sous son pseudonyme littéraire Andrée Viollis -, et Josette) furent dans les années 90 ses modèles les plus fréquents et c'est l'une d'elles que l'on retrouve sur le tableau viennois. Cette même année 1896, Aman-Jean envoya au Salon de la Société des Beaux-Arts à Paris une peinture sur toile, "*Seule*", qui est comme une autre version, une variante de *La Fin du livre*, avec le même modèle, assis sur le même siège de jardin en bois, mais vu sous un angle différent, de profil trois-quart, le regard tourné à gauche vers un lointain hors champ ; en même temps était exposé "*Vénitienes*", allégories féminines sur fond de paysage vénitien.

La jeune femme de *La Fin du livre* est assise sur un banc de jardin, face au peintre. De son corps dissimulé par une blouse de soie à manches bouffantes et une jupe noire on ne voit que le visage ovale émergeant au-dessus d'un collier de velours noir, et les mains. Tout se concentre dans son regard qui est dans un ailleurs ; elle est comme perdue dans ses pensées. La légèreté des mains souligne l'harmonie de la position et l'absence de mouvements, l'état de langueur ; les bras se reposent de tout effort sur le rebord du banc. Les doigts de la main droite, glissés entre pages et reliure, maintiennent refermé le livre que le modèle vient d'achever. Le livre reposant sur un coussin décoré de motifs floraux (des clématites) n'est pas abandonné ; s'il est fermé, la lectrice en poursuit la méditation, réflexion intérieure qui prolonge la lecture. La main gauche est délicatement appuyée sur le visage, geste qui dit encore la méditation. La femme est frêle, belle et comme absente, abandonnée dans un songe. Le parc où elle s'est installée n'existe que par l'arrière-plan formé par une masse sombre de petits arbustes qui dessinent quelques verticales, reprises par les barreaux du siège ; aucun détail, aucune couleur plus forte ne viennent nous détourner du personnage féminin. Les couleurs sourdes sont à l'image de l'atmosphère méditative et renforcent le poids du silence. Le charme tient dans tout cela ; le livre ici, comme les

fleurs dans d'autres tableaux, n'est pas un simple accessoire de composition ; il participe de la signification, de l'intention de l'œuvre.

Qui est ce jeune et beau modèle ? On a supposé que c'était Andrée, la sœur cadette de Thadée [Persin, repris par les catalogues d'exposition *Portrait et Songes de femmes*]. Ce pourrait être aussi bien Thadée elle-même dont Aman-Jean fit de nombreux portraits. Ces portraits, comme celui de Josette, la seconde sœur, dans la *Jeune fille au paon* -1895, nous montrent les compagnes de l'artiste comme absentes, dans leur langueur, perdues dans la contemplation. Les titres mêmes des œuvres sont significatifs : "*Méditation*" (1891), "*Seule*" (1896), "*Rêverie*" (ce pastel convient bien par les subtilités de tons à ces atmosphères - vers 1895).

"Ce sont bien en effet des rêves de femmes, plutôt que des femmes elles-mêmes qui sont présentées (...) Elles incarnent, derrière le voile pudique de l'étoffe, des cheveux et de la carnation, le cheminement secret et sans cesse changeant d'un esprit qui s'interroge" [Jean-David Jumeau-Lafond].

Le thème du livre a été abordé plus tard dans une autre œuvre peinte, *Intimité*, en 1904 ; la lecture et la puissance de concentration méditative sont alors partagées entre deux femmes.

Le cadre et le mobilier du parc sont des motifs repris plusieurs fois par Aman-Jean. Ainsi en 1897, *Portrait de femme* (huile sur toile, formant le panneau central d'un triptyque) nous met dans un contexte ou un décor analogue : dans le parc, l'arrière-plan est borné par des bosquets de verdure, mais des arbustes dans des bacs d'orangerie, une pièce d'eau introduisent de nouveaux éléments ; la femme est aussi assise, à droite dans le coin du même fauteuil, alanguie, méditative, le regard jeté sur le sol en avant de ses jambes dissimulées sous l'étoffe plissée de sa robe. Ce banc de jardin, on le retrouve encore plus tard dans *La Confiance*, pastel, vers 1901, dans la toile monumentale pour la décoration de l'Hôtel de Ville de Château-Thierry, *Le Parc*, 1901 et un autre décor, *La Confiance*, 1903.

Quel parc a inspiré ces œuvres dont la création s'étale sur plusieurs années ? P.-G. Persin pense à celui du château de Béon, dans l'Ain - c'était la propriété de la baronne Pierlot où les Aman-Jean se rendaient souvent au début des années 1900 (c'est à Béon que François, le fils aîné de Thadée et Edmond, fut hébergé pendant 2 ans pour le protéger de la tuberculose de ses parents).

L'acquisition par le musée de peinture de Vienne

La toile d'Aman-Jean a été achetée par la Ville de Vienne au cours de l'été 1896 grâce à une subvention de l'Etat 50/50, pour la somme de 1000 F. La Ville, par la détermination de son maire, Camille Jouffray, avait voulu profiter des facilités d'acquisition spéciales proposées par l'Etat. Mais le choix de l'œuvre s'est réalisé en réalité dans des conditions particulières. Venus *in extremis* le 30 juin, au moment de la fermeture du Salon où ils devaient choisir des tableaux pour le nouveau musée de peinture, inauguré quelques mois auparavant, le maire et Ernest Bizot, conservateur du musée, ont dû finalement faire leur choix en visitant les artistes exposés résidant à Paris (du

moins ceux qui n'étaient pas déjà partis). Dans leurs démarches, ils ont été guidés par les conseils de personnalités du Ministère de l'Instruction Publique (en particulier l'inspecteur général des Beaux-Arts, Roger-Marx, qui soutenait Aman-Jean depuis 1883). Le budget mis à la disposition de Bizot devait aussi orienter les choix. Bizot resta seul à Paris en juillet pour rencontrer les artistes qu'on lui avait alors désignés, faisant des rapports au maire de sa mission ; le 9 juillet il témoignait que Aman-Jean "n'est pas encore assez répandu" mais que "ses œuvres pourraient surprendre par leur nouveauté". Une lettre de Bizot au maire de Vienne, le 22 juillet 1896, confirme que le tableau qu'Aman-Jean "a fait à notre intention" était fini et qu'il se trouvait alors chez un doreur pour l'encadrement.

Le 12 août le maire signalait à l'inspecteur général que l'artiste Aman (Jean) (*sic*) avait "déjà expédié le tableau qu'il a exécuté pour nous" avant même la régularisation par le Directeur des Beaux-Arts. L'artiste se trouvait alors en Isère et se proposait d'en profiter "pour revoir son œuvre et procéder au vernissage". Un certificat adressé au sous-préfet le 26 septembre 1896 confirmait que le tableau était en possession de la Ville.

Un fait demeure troublant ; rien n'est dit, dans la correspondance de Bizot et du maire Camille Jouffray, sur l'origine viennoise du modèle, circonstance qui aurait pu influencer le choix du tableau par E. Bizot. En réalité il n'est pas certain que le conservateur ait alors rencontré l'artiste qui aurait pu lui donner des indications sur l'identité de la jeune femme. Dans ses conseils, Roger-Marx ne se préoccupait que de la qualité de l'œuvre et du talent de l'artiste. Il répondait en cela au souci de Camille Jouffray : "répandre le goût de l'art".

Cette acquisition traduit en effet la préoccupation que la municipalité, en particulier son maire, Camille Jouffray, portait à l'enrichissement du musée de peinture ; quelques mois auparavant, en septembre 1895, celui-ci avait été inauguré dans les nouveaux locaux (l'ancienne halle à grains) réaménagés par Bizot, alors architecte de la Ville. Ce n'est ici qu'un exemple de la politique culturelle volontariste de Camille Jouffray dont témoignera quelques années plus tard, dans un autre contexte, la commande du monument à Michel Servet confiée au sculpteur Joseph Bernard. Rétrospectivement on ne peut que souligner l'originalité de la démarche de Camille Jouffray qui, en s'impliquant personnellement, souhaitait ouvrir les collections des musées de Vienne à la production contemporaine ; l'achat de *La Fin du livre*, en même temps qu'une peinture de fleurs, *Parterre d'anémones*³, due à un autre artiste Ernest Quost (Roger-Marx l'avait aussi recommandé comme le premier peintre de fleurs de l'époque), est ainsi une initiative originale qui n'a pas eu de suite à quelques exceptions près, au cours du XX^e siècle, l'orientation voulue par le maire Camille Jouffray n'ayant pas été poursuivie.

3 - Datée de 1891 ; Inventaire n° 881.

Bibliographie

Archives Musées de Vienne - Dossier acquisitions/Aman-Jean⁴

Roger Dufroid, "Andrée Viollis (1870-1950). Biographie", *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 88, 1993, 2, p. 41-49.

Patrick-Gilles Persin, *Aman-Jean*, Paris, 1993.

François Fossier, "François-Edmond Aman-Jean, La Fin du livre, 1896", *Portrait. Le portrait dans les collections des musées Rhône-Alpes*, Paris - Brou - Chambéry - Valence, 2001, n° 166, p. 334.

Aman-Jean 1858-1936. Songes de femmes, Lectoure-Douai-Bourg-en-Bresse, 2003 (ouvrage publié à l'occasion de l'exposition "Songes de femmes", 2003-2004 et auquel sont empruntés ici les détails concernant la vie et l'œuvre d'Aman-Jean).

4 - L'exploitation de ces archives, confirme, si cela était nécessaire, que toute correspondance, même administrative, et apparemment sans portée historique, mérite d'être conservée ; la sélection qui est parfois et malheureusement opérée dans des fonds privés et publics entraîne la destruction irrémédiable de sources historiques ; l'arbitraire administratif est souvent source de pertes irrémédiables qu'un historien déplore quand il est trop tard.

Les prochains rendez-vous

- **19 février** : inauguration, à 18 heures, de l'**exposition au musée de Saint-Romain-en-Gal : Dieux du palais du Miroir** retraçant la **splendeur des thermes** du Palais du Miroir et la lutte de la Société des Amis de Vienne pour éviter la dispersion des œuvres d'art retrouvés dans ce site. Ce sera l'occasion de commencer à célébrer le centenaire de notre association. Cette exposition durera jusqu'au 2 mai 2004. Nous prévoyons également une visite commentée pour ceux qui n'auraient pu assister à l'inauguration.
- **20 mars** : samedi après-midi, visite à la **Côte Saint-André du musée Berlioz**, nouvellement rénové, ainsi que le **moulin de Nantoin**. Le prix (transport, guides, entrées) est fixé à 30 euros. Prière de se faire inscrire au 04 74 85 27 89 ou au 04 74 53 39 29. Le départ en car est fixé à **13 h.30 à la gare routière**.
- **Du 22 au 28 juin** : voyage à **Stockholm**. Le voyage est complet (mais inscription sur liste d'attente). Le prix est fixé à **1330 euros** (toutefois en raison du prix très élevé des boissons, nous n'avons pas pu inclure celles-ci dans ce prix). Pour les autres conditions, se reporter au fascicule 4 du bulletin de 2003, ou nous téléphoner au 04 74 85 27 89. Le supplément en chambre individuelle est de 180 euros.
- **4 juin** : **Assemblée générale extraordinaire pour fêter le centenaire de l'association**. Des précisions (lieu, horaire) seront données dans le prochain bulletin.
- **Dimanche 6 juin** : avec le Photo club et l'Office de tourisme, **rétrospective de Vienne en cartes postales** avec un commentaire. Rendez-vous devant l'Office de tourisme, à 14 h.50. Prix pour les adhérents : 5 euros. (La projection aura lieu à l'amphi de Robin, face à l'Office de tourisme).

- Du 7 au 11 octobre : découverte de la Charente.

Le 7, départ en car à 6 heures à la gare SNCF. Déjeuner à **Limoges** et visite insolite de la **gare de Limoges** : d'une architecture Art-Déco, étonnante par sa coupole en cuivre, son campanile culminant à 60 mètres de haut, avec des sculptures de Varenne et des vitraux de Francis Chigot. Puis arrivée à **Cognac**, installation et dîner.

Le 8, petit déjeuner, **visite de Cognac** ainsi que des chais de la **distillerie Hennessy**. Déjeuner puis, l'après-midi, visite de la plus grande verrerie d'Europe, l'**usine Saint-Gobain**. Retour à l'hôtel et dîner dans une ferme auberge.

le 9, petit déjeuner puis départ pour **Saintes**, **visite guidée de la ville** qui fut la capitale de l'Aquitaine romaine. Déjeuner. Pour l'après-midi, le programme est encore à l'étude.

Le 10, petit déjeuner puis départ pour l'**île de Ré**. Déjeuner, puis visite guidée de la **vieille ville de La Rochelle**, ainsi que de l'Hôtel de ville. Retour à l'hôtel, dîner et logement.

Le 11, départ après le petit déjeuner pour la visite de l'**abbaye de Savin**, "**la Sixtine de l'art roman**" inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO pour la valeur de ses **fresques**. Retour prévu à Vienne vers 20 h.45. **Le prix n'est pas encore fixé**, il sera communiqué sur le prochain bulletin. On peut déjà se faire inscrire au 04 74 85 27 89 ou au 04 74 53 39 29.

ATTENTION !

TOUTES LES COTISATIONS-ABONNEMENTS
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 2004 :

Abonnement normal	25 €	<input type="checkbox"/>
Étudiants - Retraités	22 €	<input type="checkbox"/>
Abonnement de soutien	30 €	<input type="checkbox"/>
Tarif adhésion	5 €	<input type="checkbox"/>

(pour les nouveaux membres)

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne" 3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Benoit HELLY - Ingénieur d'études

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées de St-Romain-en-Gal/Vienne
et de Lyon

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

Anne LE BOT - HELLY - Ingénieur d'études

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Claude DARPHIN

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Aimé IMBERT

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Chrystel ORCEL

Gilbert ROCHE

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THEVENET

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Pierre GIRAUDO, André HULLO,
Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

Directeur de la publication : A. HULLO - C.P.P.A.P. N° 0103 G 80240 - I.S.S.N. 1148-8514
Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012
Imp. Dauphinoise, Vienne - Février 2004



*Publié avec le concours
du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Villette-de-Vienne
et Sainte-Colombe*

